

déclaré coupable ! s'il était condamné ! aurait-elle la force de supporter un si grand malheur ? pourrait-elle survivre à ce désastre et donner à son fils les consolations, le courage dont il aurait besoin ? Tristes, silencieuses, les deux enfants qui partagent sa douleur n'osent l'interroger du regard, et la nuit arrive qu'elles n'ont pas changé de place, attendant avec impatience la nouvelle qui doit les rendre à la vie ou les faire mourir de chagrin.

Peu à peu l'heure s'avance ; les ténèbres de la nuit deviennent de plus en plus épaisses, et un silence de mort règne dans la campagne tout entière. En vain elles pretent l'oreille, le bruit du vent seul vient troubler ce repos solennel. Hélas ! n'apprendront-elles rien encore ce soir ?

Minuit vient de sonner à l'horloge du village.

Tout à coup Marie, le coup tendu, regarde sa mère et lui fait signe d'écouter. On entend vaguement au loin le galop d'un cheval. Il s'approche ; il est près de la grille, on frappe,

Un jeune homme se présente :

« Est-ce ici que demeure madame Edwards ? »

(La suite au prochain numéro.)

—:o:—

#### ORIGINE DE QUELQUES USTENSILES DE TABLE.

Il est des choses d'un usage tellement répandu, tellement indispensables, qu'on doit croire qu'elles ont toujours existé depuis que les hommes, réunis en société, ont cessé de se nourrir de glands ; au nombre de ces choses, on met tout naturellement celles qui servent à notre table, et cependant il est bien loin d'en être ainsi.

Chez les Romains, on dînait couché ; avec eux cette coutume pénétra dans la Gaule. Sous Charlemagne, les convives s'asseyaient sur des coussins autour des tables ou plutôt d'escaheaux, faits des métaux les plus précieux, tel que l'or et l'argent, et ornées de sculptures et de dessins. Ce n'est que trois siècles après que l'on voit apparaître la table en chêne, dressée sur des pieds et entourée de bancs au dossier sculpté.

Les cuillers, on le comprend facilement, sont en usage depuis que la soupe est inventée ; pour puiser dans un vase un liquide brûlant, il n'y avait que ce moyen de possible ; mais pour porter à sa bouche un morceau de viande ou de poisson, il y avait des ustensiles tout simples, tout naturels ; aussi, chose étonnante et cependant exacte, la fourchette ne date-t-elle que du XVII<sup>e</sup> siècle. Chez les Grecs et au plus beau temps du luxe, on mangeait avec ses doigts, et Plutarque donne des règles à suivre pour le faire avec grâce ; chez les Romains on fit comme chez les Grecs, et les mains n'eurent pour auxiliaires que des cuillers et des couteaux. Si les Grecs et les Romains, c'est-à-dire les peuples les plus civilisés, les plus raffinés

de l'antiquité, en usèrent ainsi, tout naturellement les barbares du moyen âge ne purent pas être plus difficiles, et, dans tous les repas, on voit les convives se placer deux devant une assiette ou *escuelle* et y plonger leurs doigts, après toutefois les avoir soigneusement lavés dans des vases destinés à cet usage, *bassins à laver, aiguères*, etc. Pour que les fourchettes viennent prendre place dans les repas, il faut attendre que l'orfèvrerie soit arrivée à un assez haut degré de prospérité, alors elle invente la fourchette, non pas comme un objet utile, indispensable, mais comme un objet de luxe, et, en 1300, on voit Pierre Gaveston, favori d'Édouard II, posséder « *Trois fourchettes pour manger piores.* » Ainsi les fourchettes ne sont tout d'abord employées que dans des circonstances où l'on pourrait très-bien s'en passer. « *Manger piores et grillades de fromage,* » pour la viande et le poisson il faut attendre encore au moins trois siècles.

Les verres et coupes à boire, en verre, bien entendu, restèrent assez rares jusqu'au x<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle Venise commença à répandre ses produits : sur les riches dressoirs et sur la table des rois, on trouvait bien quelques verres montés en or et en argent enrichis de pierres précieuses, mais dans la vie usuelle on se servait généralement de coupes en étain ou en bois nommé *madre*, c'est-à-dire érable ou cœur et racine de tous les bois. Ces vases étaient très-ombroux, simples, on les trouvait dans les cabarets ; enrichis par la monture, ils prenaient place sur les buffets des seigneurs.

Quant aux coquetiers et aux salières, ces deux choses qui nous paraissent si simples, on fut longtemps sans s'en servir ; jusqu'au xv<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles il n'y eut pas de nom pour désigner le coquetier, ce qui prouve combien il était rare ; c'était : « *Un engin à mettre et asséoir eufs.* » ou bien : « *Une chose d'argent à mettre l'œuf.* » Quant à la salière, elle se trouvait sur la table des rois et occupait même la place d'honneur, c'était presque toujours une pièce d'orfèvrerie très-remarquable, et Benvenuto Cellini parle beaucoup de celle qu'il fit pour François I ; mais dans les festins qui n'étaient pas royaux, les salières, dit Olivier de La Marche, étaient tout simplement un morceau de pain découpé et creusé pour recevoir le sel, que chaque convive plaquait à côté de son assiette.

—:o:—

#### LA MÈRE ET L'ENFANT.

LA MÈRE.

Si les anges au ciel ont enlevé ton frère, C'est qu'il n'avait jamais fait de peine à sa mère.

L'ENFANT.

De crainte que l'un d'eux ne vienne m'emporter, Mère, apprends-moi comment je puis te tourmenter

—:o:—

#### PROBLÈME.

Un boucher est parti pour acheter cent animaux avec \$100 ; il doit en payer \$5.00, \$3.00 et 50cts., combien d'animaux de chaque prix doit-il amener.

(La réponse au prochain numéro.)

#### LE VANTARD.

1. L'homme qui se vante de ce qu'il a fait est un moins un indiscret, plus souvent un orgueilleux.

2. Dans tout les cas, ce serait un homme dangereux si on le croyait.

3. Celui qui se vante de ce qu'il n'a pas fait est un sot.

4. S'il est question de femme dans ses promesses, c'est le dernier des misérables.

5. Défaites-vous de cette habitude si vous ne voulez encourir le mépris des honnêtes gens.

—:o:—

#### VARIÉTÉS.

Un pauvre cultivateur d'Y\*\*\* rendait visite à madame V\*\*\*, sa propriétaire.

« Bonjour, madame, lui dit-il en entrant.

— Bonjour, Nicolas. J'ai appris avec peine la mort de votre femme.

— Ah ! ne m'en parlez pas, madame, et puis il m'est arrivé un autre grand malheur !

— Quoi donc ?

— J'ai perdu ma pauvre vache, c'est qui fait que j'uis ruiné au complet.

— Allons, il ne faut pas vous désespérer, Nicolas, vous comptez beaucoup d'amis dans votre village, ils vous viendront sans doute en aide.

— C'est exact madame, c'est que vous dites là ; et m'samis m'aiment tant, que tous m'ont déjà offert eune aut'femme

— Vraiment ?

— Oui ; mais y n'y en a pas qui m'ait offert eune aut'vache.

\*\*\*

#### PINCE SANS RIRE.

Ce jeu, d'après Mouslet, consistait à se présenter à tour de rôle devant une personne élue et à se laisser pincer par elle, soit le menton, soit le nez, soit les joues, soit le front. Or, il arrivait parfois que le pinceur frottait deux de ses doigts à un bouchoir brûlé, et qu'il traçait de grandes virgules noires sur la figure. C'est ce qu'arriva, une fois entre autres, à quelqu'un qui ne s'aperçut point du tour. « Je retourne à ma place, raconte-t-il ; toute la compagnie riait, et je rais comme toute la compagnie, mais sans savoir pourquoi. Les choses furent poussées si loin qu'on me laissa sortir dans cet état ; mon cocher me regarda avec stupeur, mais croyant à une gageure, il ne m'avertit de rien et me conduisit à la comédie italienne, où j'avais l'habitude de finir mes soirées. Là seulement, les éclats de rire qui m'accueillirent à mon entrée me donnèrent quelque soupçon : je tirai de ma poche le petit miroir qui me servait à réparer le tort que les cahots de la voiture pouvaient apporter à ma perruque à la brigadière ; à peine y eus-je jeté les yeux que je reculai épouvanté. Je dois avouer que le jeu du *Pince sans rire* n'est souvent pas du goût de tout le monde. »

Comme vous voyez, lecteurs, il n'est pas inutile parfois de porter son miroir dans ses poches.

La femme est supérieure à l'homme, aussi bien par l'âme que par la beauté.